PQ
2099
.B48
1829

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/noticesurvoltair00berv

MAI 1 1973

NOTICE

SUR VOLTAIRE,

PAR

Sr. A. BERVILLE.

niversitas

EXTRAIT DE LA REVUE ENCYCLOPÉDIQUE (Janvier 1829.) (1)

(1) On souscrit, pour ce Recueil, dont il paraît un cahier de quatorze feuilles d'impression tous les mois, au BUREAU CENTRAL D'ABONNEMENT, chez SÉDILLOT, Libraire, *rue d'Enfer-Saint-Michel*, n° 18. Chaque cahier se compose de quatre sections.

I. *Notices et Mémoires* sur des objets d'un intérêt général.

II. *Analyses* d'ouvrages choisis, 1° *Sciences physiques;* 2° *Sciences morales et politiques;* 3° *Littérature et Beaux-Arts.*

III. *Annonces bibliographiques* d'ouvrages nouveaux, classés par pays, et dans chaque pays, par sciences.

IV. *Nouvelles scientifiques et littéraires.*

Prix, à Paris, 46 fr. pour un an; dans les départemens, 53 fr., et 60 fr. pour les pays étrangers.

PG
2677
.B48
1829

elle-même : beaucoup s'étaient éloignés de la religion, en voyant à quels usages on la faisait servir, et, si la légèreté, si l'amour des plaisirs avaient fait des incrédules, la bulle *Unigenitus* et les dragonnades en avaient fait davantage. Tel était l'état des esprits, lorsqu'un brillant succès dramatique révéla Voltaire à la France.

Né dans les dernières années du dix-septième siècle (1), élevé durant sa première enfance par l'ami de Ninon (2), confié plus tard à l'éducation un peu mondaine des jésuites, conduit chez Ninon au sortir du collége, répandu bientôt dans les sociétés épicuriennes des Chaulieu, des La Fare, Voltaire avait uni de bonne heure à la sagacité rapide, à l'active imagination, à la vive et mobile sensibilité qu'il tenait de la nature, l'urbanité, l'élégance facile, les grâces légères que donne l'usage du grand monde, et la hardiesse de pensée qu'il avait puisée dans les impressions de son enfance et de sa jeunesse. D'abord contrarié par sa famille dans son goût pour la poésie, menacé d'une lettre de cachet, exilé en Hollande à la suite de l'ambassadeur Châteauneuf, relégué à Saint-Ange auprès du vieux Caumartin, jeté à la Bastille pour une satire qu'il n'avait pas faite, accueilli enfin à la scène française, il débutait dans la carrière des lettres par un triomphe : à vingt-quatre ans, l'auteur d'*Œdipe* montrait déjà, non le génie créateur qui devait ouvrir de nouvelles routes à la tragédie, mais le plus brillant imitateur et presque l'héritier du style de Racine.

---

(1) *François-Marie* Arouet, si célèbre depuis sous le nom de Voltaire, naquit à Chatenay, près Paris, le 20 février 1694. Son père, après avoir exercé avec honneur l'état de notaire, était devenu trésorier de la chambre des comptes; sa mère, *Marguerite* d'Aumard, appartenait à une famille noble du Poitou. Le jeune Arouet vint au monde presque mourant; il ne put recevoir le baptême que le 21 novembre 1694; cette circonstance a trompé quelques biographes sur l'époque précise de sa naissance.

Le nom de Voltaire lui fut donné par sa famille, suivant un usage alors assez commun, pour le distinguer de son frère aîné.

(2) L'abbé de Chateauneuf. Il était lié avec la mère de Voltaire, et il avait servi de parrain au fils.

Un succès nouveau allait bientôt ajouter encore à ce premier succès : bientôt la *Henriade* allait enrichir la France, sinon d'une épopée, du moins d'un ouvrage où la poésie la plus brillante s'allierait aux enseignemens de la raison la plus pure.

Couronné, à vingt-huit ans, d'une double palme littéraire, indépendant par sa fortune, recherché dans la société, accueilli par les grands, Voltaire alors semblait voué pour toujours à la poésie. Un événement imprévu vint changer sa destinée. Cruellement insulté par le vil héritier d'un grand nom, il veut demander vengeance aux lois; elles sont muettes : à ses nobles amis; ce n'est qu'un plébéïen outragé par un grand seigneur, ils ne daignent pas s'en apercevoir : à son courage; la Bastille et l'exil lui répondent. Repoussé de toutes parts, il abandonne enfin l'agresseur et ses complices au mépris qu'ils méritent; il passe en Angleterre. Pendant trois ans, il y respire l'air de la liberté : il s'y pénètre des écrits de Newton, de Locke et de Shakspeare, et, riche de connaissances et d'idées nouvelles, il rapporte dans sa patrie l'*Essai sur la poésie épique* (1), *Brutus*, *la Mort de César* et les *Lettres sur les Anglais*.

Ici commence la carrière philosophique de Voltaire; ici son talent dramatique prend aussi une direction nouvelle. Dans *Œdipe*, dans *Artémire*, dans *Mariamne*, on avait applaudi l'élégant imitateur de Racine : dans *Brutus*, dans *Zaïre*, dans *la Mort de César*, l'imitateur disparaît pour ne montrer plus que Voltaire. Moins parfait dans son style, moins scrupuleux sur le choix des ressorts dramatiques, déjà il commence à se montrer plus naïf, plus passionné, plus tragique, à présenter au spectateur des tableaux plus imposans, à mêler aux émotions du théâtre des instructions plus profondes.

Zaïre, qui, par l'époque et le lieu de la scène, par les ca-

---

(1) Cet ouvrage, composé en Angleterre, fut d'abord écrit en anglais.

ractères de Lusignan et de son fils, semble se rapprocher du genre historique, appartient aussi, par les caractères de Zaïre et d'Orosmane, à ce genre idéal que la tragédie peut, ce me semble, admettre dans les ouvrages dont l'intérêt repose sur les mouvemens du cœur. Le charme des sentimens les plus aimables, les combats de l'amour et de la religion, les tourmens de la jalousie dans une âme aussi confiante que tendre et généreuse, ouvrirent des sources de pathétique inconnues jusqu'alors : les noms français, prononcés pour la première fois sur notre scène, parurent une innovation heureuse, que Voltaire ne tarda pas à reproduire dans la tragédie imparfaite, mais touchante, d'*Adélaïde du Guesclin.*

La Mort de César ne put être représentée que sur un théâtre de collége. Cette pièce attira même sur son auteur une demi-persécution. On lui fit un crime des sentimens républicains répandus dans sa tragédie : la police ne trouva point Brutus et Cassius assez royalistes.

Chaque jour, en effet, l'auteur de *la Henriade* était arraché à ses travaux par quelque persécution. D'obscurs écrivains, que souvent il avait aidés de sa fortune ou de son crédit, le harcelaient de leurs libelles. Des âmes charitables se faisaient un point de conscience de dénoncer incessamment au pouvoir un auteur encore irréprochable par ses ouvrages, mais connu pour la liberté de ses opinions. Une administration tracassière accueillait sans examen ces délations journellement répétées : c'étaient à chaque instant de nouveaux dangers à craindre, de nouveaux orages à conjurer. Persécuté pour *la Mort de César*, persécuté pour l'élégie sur la mort de Lecouvreur, persécuté pour *le temple du Goût*, persécuté pour *les Lettres philosophiques*, persécuté pour l'*Épître à Uranie*, Voltaire perd enfin patience ; il quitte la capitale, et renonçant aux lettres, dont la culture n'est pour lui qu'une source de dégoûts et de périls, il va cacher sa vie et la consacrer à l'étude des sciences dans le sein de la retraite et de l'amitié.

Madame du Châtelet, fille du baron de Breteuil, possédait

une terre à Cirey, sur les frontières de la Lorraine. Élevée avec soin, douée d'une force d'esprit rare, surtout alors, chez son sexe et dans sa condition, elle avait su allier à l'amour des plaisirs, au goût des frivolités, le goût de l'instruction et des études sérieuses. Le rapport des penchans, l'accord des opinions, rapprochèrent bientôt Émilie et Voltaire : un lien peut-être plus tendre que l'amitié s'établit entre eux. Ce fut près d'Émilie que Voltaire alla chercher un asile contre les traits de l'envie et contre les vexations du pouvoir.

Cet asile devint bientôt un temple consacré aux sciences. Cirey vit se former dans son enceinte une bibliothèque, un laboratoire, un cabinet de physique : des savans illustres vinrent le visiter. L'étude de la physique et de l'astronomie occupa quelque tems Voltaire : il composa, sur *la nature des forces motrices*, un Mémoire qu'approuva l'Académie des sciences : il obtint, ainsi que madame du Châtelet, une mention honorable à l'un des concours de cette académie : il composa les *Élémens de la philosophie de Newton*, exposition superficielle, mais simple et lumineuse, d'une philosophie encore peu connue en France. Ce livre, qui n'est rien pour la gloire de Voltaire, fut pourtant utile; il popularisa des découvertes importantes, trop négligées jusqu'alors; il acheva de discréditer la physique des écoles. Un trait peindra l'administration de cette époque. Le chancelier d'Agnesseau, élevé dans la philosophie cartésienne, ne voulut jamais accorder de privilége pour l'impression des *Élémens de Newton* : il n'était pas permis alors de penser en physique autrement qu'un chancelier de France.

Mais en vain Voltaire s'était promis de rompre avec les lettres : ses amis et surtout son penchant le rappelaient incessamment dans la carrière dont il avait cru sortir pour toujours. Il passait de la physique à la littérature, de la littérature à la physique : ses jours étaient remplis de mille travaux divers ; sa tête active suffisait à tout. Tandis qu'il écrivait sur la gravitation, qu'il répétait les expériences de Newton sur la lumière, il composait *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*; il

achevait les *Discours sur l'homme;* il écrivait l'*Histoire de Charles XII,* esquissait la *Philosophie de l'histoire,* commençait le *Siècle de Louis XIV*, préparait l'*Essai sur les mœurs.*

Mahomet, représenté à Lille en 1741, ne put d'abord l'être à Paris. On voulut voir, dans cette tragédie, une satire indirecte contre la religion chrétienne. Voltaire l'apprit et dédia sa pièce au pape Benoît XIV, qui lui répondit en termes flatteurs et lui envoya des médailles. Crébillon fut plus difficile en fait de religion que le chef de l'église; il refusa, comme censeur dramatique, d'approuver l'ouvrage de son rival et de son vainqueur.

Mérope éprouva moins d'obstacles et valut à son auteur le plus brillant triomphe. Présent à la représentation, il fut demandé à grands cris par les spectateurs. Il parut dans la loge de la jeune duchesse de Villars, et, sur l'invitation du parterre, il reçut de cette dame la même récompense qu'Alain Chartier avait reçue autrefois d'une princesse. C'était la première fois que le public demandait un auteur pour lui décerner un hommage : depuis, cet honneur, trop prodigué, a perdu de son prix.

La fortune semblait alors sourire à Voltaire. Madame de Pompadour venait de succéder à madame de Châteauroux dans un poste que la pudeur publique nous défend de nommer. Voltaire l'avait connue avant sa faveur : il trouva en elle un appui. Le grand homme consentit à devenir le protégé et même un peu le flatteur de la favorite. Vingt ouvrages pleins de génie et d'une philosophie bienfaisante n'avaient produit à leur auteur que des persécutions et des outrages : il se vit recherché, comblé de dons et d'honneurs, pour avoir su plaire à la maîtresse d'un roi.

Pendant quelques instans, Voltaire fut le poète lauréat de la cour : il composa pour elle la *Princesse de Navarre,* le *Temple de la Gloire*, le poème de *Fontenoi;* il rédigea quelques mémoires diplomatiques. Pour prix de ces travaux, inutiles à sa renommée, on le fit historiographe de France et gentilhomme de la chambre; il fut même un moment question de l'admettre aux *petits soupers.*

Une autre faveur le flatta davantage. Depuis long-tems Voltaire désirait entrer à l'Académie Française, soit que son amour-propre ne fût pas insensible à cet honneur, soit qu'il espérât y trouver une sauvegarde contre la persécution. Après le succès de *Brutus*, il avait songé à solliciter le fauteuil; De Boze, l'un des membres les plus influens du sénat littéraire, avait prononcé que Voltaire *n'avait rien d'académique*. Après le succès de *Mérope*, il s'était mis sur les rangs une seconde fois; le ministre Maurepas et le théatin Boyer l'avaient encore écarté, malgré la protection de madame de Châteauroux. Soutenu par madame de Pompadour, il fut admis enfin à remplacer le président Bouhier. L'envie se déchaîna contre lui avec plus de fureur que jamais; mais du moins il fut permis à l'auteur de *la Henriade* d'honorer l'Académie en siégeant parmi ses membres. Son discours de réception fut remarquable par une innovation heureuse. Aux froids complimens, aux éternels lieux communs qui, jusqu'alors, avaient seuls fait les frais de ces compositions, Voltaire substitua une élégante dissertation sur le génie des langues et sur l'art de traduire. Cet exemple a passé en usage, et les solennités académiques en ont acquis un intérêt qu'elles n'avaient pas eu jusqu'alors.

Mais cette faveur passagère, qu'un souffle lui avait apportée, un souffle devait bientôt la lui ravir. La haine ne sommeillait pas : elle alla chercher, pour l'opposer à Voltaire, le vieux Crébillon, dès long-tems retiré de la scène : elle sut intéresser la vanité de la favorite à protéger la vieillesse d'un homme de talent, dont on voulut bien faire un homme de génie. *Catilina* fut représenté à la cour, applaudi, imprimé au Louvre, avec une affectation d'enthousiasme offensante pour Voltaire, qu'on semblait rabaisser au-dessous de son rival. A ce premier désagrément se joignirent quelques tracasseries. Voltaire laissa percer son mécontentement : madame de Pompadour se refroidit à son égard. Le poète, justement blessé d'une préférence qu'il avait droit de regarder comme un affront, quitta la cour, où son triomphe d'un moment

avait multiplié ses ennemis sans ajouter à son bonheur.

Mais, en se retirant, il voulut prendre une vengeance digne du génie outragé par une rivalité trop inégale. Trois fois il s'empara des sujets que Crébillon avait traités, et trois fois il jouit du plaisir d'accabler de sa supériorité le trop faible émule qu'on lui avait opposé. L'esprit de parti contesta un moment cette supériorité qui n'est plus contestée aujourd'hui. *Sémiramis*, *Oreste*, *Rome sauvée* furent les fruits de cette utile émulation.

Retiré une seconde fois à Cirey, Voltaire, heureux près de son amie, se refusait encore aux instances de Frédéric, qui cherchait à l'attirer dans sa cour. La liaison de ces deux hommes célèbres avait commencé depuis long-tems. Frédéric, lorsqu'il n'était encore que prince royal, avait recherché Voltaire; une correspondance s'était établie entre eux. Depuis l'avénement du prince au trône de Prusse, la correspondance avait continué; Voltaire avait fait plusieurs voyages auprès de Frédéric, qui, pour le retenir, avait prodigué les invitations et les caresses. Voltaire avait toujours refusé de se séparer d'Émilie.

Au mois de septembre 1749, madame du Châtelet meurt à Lunéville, où les deux amis étaient allés passer quelque tems à la cour de Stanislas. Sa mort brise le lien qui enchaînait Voltaire à la France. Il se voit libre; ses ennemis continuaient de le fatiguer de leurs attaques; Fréderic redoublait ses instances; il cède enfin. Après un séjour de peu de mois à Paris, il dit adieu à la France et va porter encore à Potsdam la clef de chambellan et la dangereuse faveur des rois. La cour de France, qui le négligeait quand il était présent, fut offensée de son départ.

Voltaire reçut de Frédéric l'accueil le plus enivrant. Logé dans le palais du monarque, admis tous les jours à sa table, libre de toute contrainte, traité, non en sujet, mais en égal et en ami, un moment il se crut arrivé au terme de ses épreuves. Philosophe sur un trône despotique, artiste et poète au milieu d'un camp, ennemi des préjugés chez un

peuple encore sans lumières, Frédéric avait peuplé sa cour de savans et de littérateurs étrangers, dont il avait composé son académie. Il aimait à faire au milieu d'eux l'homme de lettres, à faire oublier le roi. L'abandon, la gaîté, une liberté d'opinion qu'on eût peut-être appelée d'un nom différent chez tout autre que chez un prince, régnaient dans ses soupers, dont il n'était pas le convive le moins brillant ni le moins aimable. Voltaire, à ses côtés, exerçait toutes les séductions de l'esprit et l'empire du génie : séduit lui-même, il croyait, après une vie orageuse, avoir enfin touché le port : il ne parlait de sa situation qu'avec ravissement et de Frédéric qu'avec enthousiasme. Mais l'envie veillait à Potsdam comme à Paris.

La faveur dont jouissait Voltaire, sa supériorité reconnue offusquaient plusieurs de ses nouveaux confrères. On lui suscita des dégoûts : on excita contre lui La Beaumelle, jeune écrivain qui cherchait à se faire un nom : on le calomnia près du roi, on calomnia le roi près de Voltaire. Des rapports officieux firent insensiblement succéder à la confiance, à l'intimité la froideur et les défiances. La querelle de Voltaire avec Maupertuis (1), dans laquelle Frédéric eut le double tort d'intervenir et d'intervenir comme roi, amena une rupture suivie d'une réconciliation qui rassura médiocrement Voltaire. Enfin, après trois années de séjour en Prusse, il en sortit presque furtivement, sous prétexte d'aller prendre les eaux de Plombières. En partant, il promit de revenir; mais, avant son départ, il avait retiré ses fonds et les avait fait passer à l'étranger.

A peine a-t-il quitté Potsdam, que les manœuvres de ses ennemis recommencent. On lui attribue des épigrammes contre le roi : on fait craindre à celui-ci que Voltaire, dépositaire de ses œuvres, n'abuse de ce dépôt. Frédéric, alarmé, songe à retirer le précieux volume; il prévient Freytag, son

(1) Maupertuis, savant distingué, mais peu sociable, était président de l'Académie de Berlin.

résident à Francfort, où Voltaire devait passer. Le servile et insolent subalterne conclut que le poète est en disgrâce et s'arrange en conséquence. Après avoir visité plusieurs cours de l'Allemagne, trouvant partout l'accueil le plus flatteur, Voltaire arrive à Francfort. Il y est arrêté avec éclat, traité avec outrage et retenu, pendant trois semaines, prisonnier dans une mauvaise auberge. Sa nièce, madame Denis, accourue pour lui donner des soins, partage sa captivité.

Voltaire conserva toute sa vie le ressentiment de cette injure. Frédéric eut le bon esprit de rougir d'un acte qui ternissait sa gloire. Peut-être n'eût-il pas dû se borner à désavouer, sans le punir, le misérable qui avait abusé de son nom; du moins chercha-t-il plus tard à réparer, par un retour spontané, par des prévenances nouvelles, l'indigne procédé dont Voltaire avait à se plaindre.

Rendu à la liberté, désabusé un peu tard de la faveur des grands, Voltaire s'arrêta quelques jours chez l'électeur palatin, *pour sécher ses habits mouillés du naufrage.* De là il se rendit à Colmar, où il prolongea son séjour. Ce fut dans cette ville qu'il termina et qu'il fit imprimer les *Annales de l'Empire*, commencées chez la duchesse de Saxe-Gotha. Pendant environ deux années, il hésita sur le choix d'un asile. La malveillance du jésuite Croust et de l'évêque de Colmar, qui voulut, dit-on, l'excommunier, l'obligèrent de s'éloigner. La cour de France, pressentie sur son retour à Paris, répondit peu favorablement (1). En attendant qu'il eût trouvé une retraite, Voltaire passa quelques mois à l'abbaye de Sénones, dans la société du savant don Calmet, qui crut l'avoir *converti.* Il visita les eaux de Plombières; il se reposa quelques jours à Lyon, dont l'archevêque, Tencin, ne voulut ou n'osa point le recevoir, mais dont les habitans le comblèrent d'hommages, auxquels son âme, blessée par les scènes de Francfort, fut profondément sensible. Enfin, étant allé con-

(1) Il paraît que des copies de la *Pucelle*, répandues et falsifiées par les ennemis de Voltaire, avaient indisposé le gouvernement.

sulter à Genève le célèbre Tronchin, il sourit à l'idée de se fixer dans un pays libre. On lui proposa une habitation agréable sur les bords du lac. D'après les lois, un catholique ne pouvait s'établir à Genève ni dans les cantons protestans de la Suisse. Voltaire « trouva plaisant d'acquérir des domaines dans le seul pays de la terre où il ne lui fût pas permis d'en avoir. »

En cherchant un abri contre la haine du gouvernement et du clergé français, Voltaire ne crut pas toutefois devoir se mettre à la discrétion de ses nouveaux hôtes. Il voulut avoir un asile à Genève contre les tracasseries de France, et un asile en France contre les tracasseries de Genève. Ainsi, après avoir occupé quelque tems le château de Tourney, il prit le parti d'habiter alternativement Ferney, sur les terres de France, et *les Délices*, sur les terres de Genève.

De ce moment date pour Voltaire une existence nouvelle. Cette indépendance qu'il a tant souhaitée, qu'il a cru trouver à la cour d'un monarque absolu, il l'a conquise enfin et il ne la doit qu'à lui-même. Possesseur d'une grande fortune (1), riche d'une gloire européenne, en correspondance avec plus d'une tête couronnée, il va se trouver investi de la dictature des lettres et de l'opinion. Sa plume sera une puissance, ses jugemens seront des oracles. D'innombrables clients viendront de toutes les parties de l'Europe solliciter de lui la faveur d'une parole ou d'un regard : des princes même tiendront à

---

(1) Voltaire tenait de sa famille une honnête aisance qu'avait encore augmentée la mort d'un frère aîné dont il avait recueilli l'héritage. Une souscription ouverte en Angleterre pour la publication de *la Henriade* lui avait procuré des bénéfices considérables. Une spéculation heureuse sur un emprunt en forme de loterie ouvert par le contrôleur-général Desfort, y avait ajouté des bénéfices nouveaux. Ses fonds, avantageusement placés dans diverses entreprises commerciales, entr'autres dans la fourniture des vivres d'Italie, confiée à Paris Duverney, avaient beaucoup fructifié. Les libéralités de Frédéric et des autres princes de l'Allemagne avaient encore accru sa fortune. A l'époque de son établissement aux *Délices*, elle s'élevait à environ 80,000 livres de rente.

honneur de devenir ses hôtes. Ce n'est plus cet écrivain entouré d'ennemis, sans cesse menacé dans son existence sur les plus frivoles prétextes, en butte à toutes les susceptibilités du pouvoir arbitraire : c'est un souverain glorieux et respecté qu'environnent l'admiration et l'amour des peuples. Voltaire alors entrait dans sa soixante et unième année.

Loin d'être affaibli par l'âge, son génie, ravivé par la liberté, semblait être devenu plus fécond et peut-être plus original encore. Pendant les vingt-trois années que dura cette singulière existence, il fit paraître plus d'ouvrages qu'il n'en avait publié pendant les quarante années de son séjour dans le monde. L'*Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, un poème célèbre que la pudeur condamne, mais que le goût est contraint de louer; un poème moins brillant, mais plus moral, sur *la loi naturelle;* la *Philosophie de l'histoire*, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, le *Dictionnaire philosophique*, le *Commentaire sur Corneille;* des satires remplies de sel, des épîtres où l'on retrouve l'enjoûment et la facilité d'Horace avec une philosophie plus élevée, vingt contes charmans où respire la grâce de La Fontaine embellie d'une élégance que La Fontaine n'a point connue, des romans où l'instruction se cache sous des formes aussi neuves que piquantes, une foule innombrable de légers pamphlets, de lettres, de pièces fugitives : tels furent, à Ferney, les fruits de sa retraite et les travaux de sa vieillesse.

Mais le meilleur ouvrage de Voltaire, il nous l'a dit lui-même, c'est le bien qu'il a fait (1). C'est une noble réponse qu'il a préparée, dans l'avenir, aux outrages de ses détracteurs. Qu'on jette, en effet, un regard sur ces dernières années de son existence : quelle vie plus remplie d'actions utiles et généreuses? Il conserve l'héritage à de jeunes orphelins dont le bien était engagé à des moines; il sollicite en faveur de Bing, victime innocente du ministère anglais; il adopte la nièce de Corneille, et, joignant la délicatesse à la bienfai-

(1) « J'ai fait un peu de bien; c'est mon meilleur ouvrage. »

sance, il sait lui faire une dot avec les œuvres de son oncle; il protége les Calas; il dénonce à l'Europe les assassinats juridiques de Martin et du jeune Labarre; il fonde à Ferney une colonie dont il devient le protecteur; il affranchit les serfs du Jura; il sauve la famille des Sirven et la veuve de Montbailly; il venge la mémoire de Lally; il délivre le pays de Gex des vexations du fisc. Son infatigable activité ne laisse échapper aucune occasion de signaler des abus, d'appeler des réformes salutaires; il flétrit les cruautés du fanatisme; il invoque à grands cris la tolérance religieuse et politique; il s'élève contre le sang versé; il implore, avec Beccaria, la réforme des lois criminelles; il seconde, il défend la belle entreprise de l'*Encyclopédie;* il encourage l'administration bienfaisante de Turgot; à l'étranger même, il récompense de ses louanges les puissances favorables à l'humanité, d'Aranda réprimant l'inquisition, Christiern proclamant la liberté de la presse, Catherine abolissant la torture et réprimant les usurpations du pouvoir sacerdotal. Partout sa voix se fait entendre; partout elle protége le faible et l'opprimé, poursuit l'erreur, démasque le mensonge et flétrit la cruauté. Cette puissance morale, cet empire exercé par le génie sans le concours du pouvoir est un phénomène unique dans les annales du genre humain; il était réservé au dix-huitième siècle d'en être le témoin.

Au milieu des hommages que l'équitable histoire a décernés à Voltaire, elle n'a point dû dissimuler quelques torts de sa vieillesse. Après avoir long-tems opposé aux attaques de ses ennemis un noble silence ou une défense modérée, sur la fin de ses jours il se montra trop sensible à la critique, qu'il ne repoussa pas toujours avec assez de mesure et de dignité. Il a mérité un reproche plus grave : plusieurs de ses derniers écrits ont porté atteinte à des objets qu'on doit respecter, et les traits du ridicule, qui n'auraient dû jamais atteindre que les préjugés funestes au bonheur des hommes, se sont plus d'une fois égarés entre ses mains. En convenant de cette erreur, l'histoire ajoutera pourtant que c'est au déclin de sa carrière, après soixante ans de persécutions odieuses aux-

quelles la religion avait servi de prétexte, que Voltaire s'est enfin laissé entraîner à ces mouvemens irréfléchis d'impatience et d'injustice : elle n'oubliera point surtout que, s'il a porté une main trop libre sur des croyances révérées, il a toujours respecté, il a même défendu plus d'une fois le principe essentiel de toutes les religions, celui sur lequel se fondent leurs rapports avec la morale et la société civile, l'existence d'un Dieu de justice et de bonté.

Nous avons parlé de ses ennemis : le tems, qui diminuait leur nombre et leur puissance, ne les avait pourtant pas entièrement désarmés, et, dans cet asile même, que la gloire semblait rendre inviolable, leurs intrigues vinrent souvent troubler sa tranquillité. Tandis que les gens de lettres, et Frédéric à leur tête, s'associaient pour lui élever une statue, le parlement brûlait ses livres ; l'évêque d'Annecy, l'archevêque de Paris sollicitaient à la cour des ordres contre lui ; la reine, dont on abusait la piété, demandait son exil à Louis XV. Ce prince faible, mais modéré, eut la sagesse de répondre : *Il faut bien que Voltaire soit quelque part* ; et, dans une autre occasion : *Que voulez-vous que je fasse? S'il était à Paris, je l'exilerais à Ferney.*

Cependant, un désir secret, que le tems ne faisait qu'irriter, rappelait Voltaire sur l'ancien théâtre de ses épreuves et de sa gloire : entouré des hommages de l'Europe, il avait encore besoin des hommages de Paris. Au milieu de l'hiver, il quitte à quatre-vingt-quatre ans son château de Ferney, arrive dans la capitale sans être attendu, et va se jeter dans les bras de son vieil ami d'Argental. *J'ai*, lui dit-il, *interrompu mon agonie pour venir vous embrasser.*

Paris était bien changé depuis le moment où Voltaire, pour se soustraire aux dégoûts dont on l'abreuvait, était allé demander à la Prusse un repos que la Prusse n'avait pu lui donner. Trente ans écoulés avaient imprimé aux esprits une direction nouvelle. Une génération avait disparu : une autre génération s'était élevée, nourrie des ouvrages de Voltaire, imbue de ses principes, idolâtre de son génie. De ses anciens

ennemis, le plus grand nombre était descendu dans la tombe; d'autres avaient laissé refroidir leur inimitié pendant sa longue absence; le reste se taisait en présence de l'opinion publique. Les encyclopédistes, si long-tems opprimés, dirigeaient alors l'opinion, et cette secte puissante se prosternait devant la gloire de Voltaire, qui, sans adopter toutes ses doctrines, s'était déclaré l'allié et le protecteur de sa cause. Le patriarche de Ferney fut reçu en triomphe dans la capitale. Tous les honneurs qu'un mortel peut attendre lui furent prodigués. Dans les rues, la multitude se pressait sur ses pas en faisant retentir l'air de bruyantes acclamations; chez lui, les hommages se succédaient sans relâche : des grands, des ministres, des prélats même sollicitaient l'honneur de lui être présentés. Le Théâtre Français, l'Académie députèrent vers lui. On joua sa tragédie d'*Irène*. Voltaire assistait au spectacle : à son entrée, l'assemblée entière se leva en poussant des cris d'enthousiasme ; une couronne fut placée sur sa tête octogénaire; entre les deux pièces, sa statue fut chargée de lauriers par les acteurs, aux applaudissemens d'un public enivré. Dans cette soirée, Voltaire reçut le prix de soixante ans de travaux et de combats livrés pour la cause de l'humanité.

Ce triomphe lui devint funeste. Tant de jouissances, tant d'émotions achevaient d'user les ressorts de sa vie. Il ne put supporter son bonheur, et bientôt, succombant sous des impressions trop vives pour sa vieillesse, il mourut de gloire et de plaisir, peu de mois après son arrivée à Paris.

A sa mort, l'intolérance s'agita : on fit craindre un grand scandale, et l'homme à qui l'on venait de rendre des honneurs presque divins faillit manquer de sépulture. Sa famille le fit inhumer presque furtivement dans l'abbaye de Scellières, auprès de Troyes. Le gouvernement défendit aux journaux de parler de Voltaire *ni en bien ni en mal*. Peu d'années après, on décernait une apothéose à sa mémoire et l'on plaçait ses cendres dans le Panthéon.

Nous n'avons pas la prétention de porter ici un jugement

complet sur la plus grande renommée littéraire des siècles modernes ; nous nous bornerons à quelques réflexions sur le génie, sur l'influence philosophique et sur le caractère personnel de l'homme célèbre dont nous venons d'esquisser la vie.

Des qualités qui distinguent l'esprit de Voltaire, les plus remarquables, sans doute, sont l'abondance et la flexibilité. Nul écrivain n'a produit davantage ; nul n'a plus varié ses productions. Ses contemporains l'ont nommé l'*homme universel*, et il a semblé justifier ce titre par l'immensité de ses connaissances, par la souplesse de son talent, par le nombre et l'importance de ses travaux. Il a essayé avec succès presque tous les genres de littérature ; il a excellé dans plusieurs. Seul de nos écrivains, il s'est placé à la fois au premier rang des poètes et au premier rang des prosateurs. « Vous m'êtes, écrivait Frédéric à Voltaire, un être incompréhensible. Je doute s'il n'y a qu'un Voltaire dans le monde. J'ai fait un système pour nier son existence... La fable nous parle d'un géant qui avait cent bras ; vous avez mille génies. »

Frédéric disait vrai. Le même écrivain qui a soutenu, après Corneille et Racine, l'honneur de la scène française ; qui, le premier, a fait parler à l'épopée sérieuse un langage digne d'elle ; qui, du moins sous le rapport littéraire, a mérité le prix de l'épopée badine ; qui, dans ses poésies légères, dans ses épîtres, dans ses satires, dans ses contes en vers, a su prendre tour à tour et marier tous les tons, cacher l'instruction sous les formes les plus piquantes, et mêler à la simplicité d'une conversation familière les traits de la plus haute poésie ; qui, dans ses *Discours sur l'homme*, a revêtu la raison et la morale d'une expression tour à tour enjouée, noble ou gracieuse ; qui a composé en se jouant des romans pleins d'originalité ; qui, dans ses nombreux pamphlets, dans plusieurs de ses *Dialogues* et de ses *Facéties*, a manié avec un si singulier bonheur l'arme du persiflage ; qui s'est placé, dans le genre épistolaire, entre Cicéron et Sévigné ; ce même écrivain a fait connaître à la France la philosophie de Locke et les

découvertes de Newton; a répandu de vives lumières sur les ténèbres de la métaphysique et sur celles de l'antiquité; a dénoncé les abus de la législation civile et criminelle; a, dans son *Dictionnaire philosophique* et dans ses *Mélanges*, traité avec autant d'agrément que de clarté les sujets les plus divers et les plus arides; a réuni, dans son *Commentaire sur Corneille* et dans ses articles pour l'*Encyclopédie*, le talent du critique aux connaissances du grammairien; a élevé enfin trois grands monumens historiques, et fondé, en ce genre, une école où se sont formés les premiers historiens de l'Angleterre.

C'est le théâtre qui a commencé la réputation de Voltaire, et ses œuvres dramatiques sont restées l'un de ses plus beaux titres de gloire. Admirateurs zélés des deux fondateurs de notre scène tragique, nous oserions peut-être leur préférer l'auteur de *Mérope* et de *Zaïre*. Inférieur à ces grands maîtres pour la profondeur des caractères, pour la fermeté de l'exécution, il les surpasse par l'effet théâtral. Avec moins de poésie dans le style, il a souvent plus d'abandon et de mouvement dans le dialogue. Ses beautés, moins larges et moins sévères, sont d'un genre plus populaire et saisissent plus vivement tous les esprits. Corneille et Racine nous offrent souvent, sous le nom de tragédies, de savantes études historiques, morales ou littéraires : ils écrivent pour les connaisseurs; Voltaire écrit pour tout le monde.

La prose de Voltaire l'emporte peut-être en originalité sur sa poésie : elle porte un cachet tout particulier. Ce n'est ni l'expression profonde de Pascal, ni l'expression hardie et figurée de Bossuet, ni l'expression savamment travaillée de La Bruyère : c'est ce mélange d'élégance et de simplicité, de politesse et de naturel, qu'on est convenu de désigner sous le nom d'*atticisme:* c'est une facilité toujours heureuse, un tour toujours clair et précis, une propriété d'expression toujours parfaite. Ces qualités qui sont celles d'un esprit éminemment juste, cultivé par l'usage du monde, rendent la lecture de ses ouvrages aussi aisée qu'agréable : il n'est point d'écrivain qui fatigue moins son lecteur. De tous nos prosa-

teurs, Voltaire aussi est, si je ne m'abuse, celui dont le style offre l'empreinte la plus fidèle et donne la plus juste idée du génie de notre langue. Ce mérite peut tenir en partie à l'avantage qu'il eut d'écrire dans une langue déjà formée par une génération de grands écrivains, et de pouvoir choisir, dans les modèles du langage français, les formes les plus éminemment françaises; peut-être aussi à l'emploi presque exclusif du style simple et du ton familier. Le caractère des langues, comme celui des individus, se révèle surtout dans la familiarité, et Voltaire est toujours dans l'intimité de son lecteur; il cause plutôt qu'il n'écrit. Comme toute qualité est voisine d'un défaut, il faut bien avouer que la crainte de l'affectation ne lui permet pas de conserver toujours, dans les sujets sérieux, la gravité convenable. Il faut reconnaître encore que cette manière si pure, si bien assortie au caractère de l'éloquence tempérée, est peu favorable aux mouvemens de la haute éloquence. Aussi ne trouve-t-on dans sa prose, même lorsque le sujet semblerait appeler ce genre de beautés, ni cet intérêt de style qui anime et qui colore les belles pages de Fénélon et de Jean-Jacques Rousseau, ni cette vaste portée des paroles de Tacite et de Montesquieu. Il est même assez remarquable que l'homme qui s'est montré si éloquent dans les rôles passionnés d'Orosmane, de Vendôme et d'Aménaïde, qui s'est élevé si haut dans plusieurs passages de la *Henriade* et dans l'*Épître sur la philosophie de Newton*, se soit constamment interdit l'élévation et l'éloquence dans ses ouvrages en prose. On serait tenté de croire que, chez lui, le prosateur était entré en partage avec le poète, et que, satisfait d'instruire et de plaire, le premier laissait au second le soin d'étonner et d'émouvoir. C'est ce qui semblerait résulter encore d'une réponse de Voltaire à l'un de ses amis, qui, le voyant au travail, n'osait entrer, de peur de l'interrompre. « *Entrez, entrez,* lui dit Voltaire; *je ne fais que de la vile prose.* »

Un trait distingue Voltaire entre les écrivains, c'est la tendance philosophique commune à tous ses ouvrages. Cette

Universitas

tendance se montre dans ses compositions historiques, où elle ajoute à l'instruction, mais quelquefois aux dépens de l'intérêt; dans sa *Henriade*, où elle a remplacé les fictions épiques auxquelles son siècle se serait difficilement prêté; dans ses tragédies, où elle est devenue l'objet de critiques quelquefois fondées, plus souvent injustes; dans ses romans, qui ne sont guère, pour la plupart, que le développement pittoresque d'une idée morale; enfin, jusque dans ses contes les plus libres ou dans ses facéties les plus légères. Comme philosophe, Voltaire a été le chef d'une école fameuse; il a exercé sur son siècle et sur l'avenir une haute influence : il peut n'être pas indifférent d'en rechercher le principe.

Nous avons défini le dix-huitième siècle *le siècle de la critique :* nous pourrions définir Voltaire le *critique par excellence.* Ce simple rapprochement nous révèlerait à la fois le secret de sa puissance et le caractère de sa philosophie. Ses facultés se trouvèrent naturellement en rapport avec l'esprit de son époque; ses écrits durent en être l'expression la plus fidèle. Plus judicieux que profond, plus impatient du faux qu'avide du vrai, plus malin que grave, plus enclin à la raillerie qui sape les croyances qu'à l'enthousiasme qui les fonde, Voltaire était moins fait pour enseigner les hommes que pour les désabuser. Son génie indépendant et souple à la fois, plus propre aux combats de la pensée qu'à la méditation sérieuse et paisible, ennemi de l'affirmation et du dogmatisme, habile à saisir et à lancer le ridicule, servait singulièrement les dispositions d'une société sceptique et frondeuse. Unissant à la variété des connaissances la variété des talens, remplaçant la patience par une prompte sagacité, la profondeur par l'étendue, la vigueur des conceptions par la finesse et la netteté des aperçus, il attaquait à la fois l'ennemi sur tous les points; il passait légèrement sur tous les objets, laissant partout de vives traces de lumière : il allait rarement au-delà d'une première vue, mais cette première vue était presque toujours juste. Avec ces qualités et sa supériorité littéraire, Voltaire devait être le chef de cette philosophie *militante* qui

s'élevait au sein du dix-huitième siècle et qui s'apprêtait à réagir contre les abus du vieil ordre social.

On a trop accordé à la philosophie du dix-huitième siècle; maintenant on voudrait trop lui refuser. On proclamait, il y a cinquante ans, qu'elle avait régénéré l'esprit humain; aujourd'hui on semble l'accuser de l'avoir égaré. Voltaire a participé au reproche comme il avait participé à l'éloge. L'un et l'autre nous paraissent avoir besoin d'explication.

Si, pour juger cette philosophie, nous faisons abstraction des circonstances qui l'ont vue se former, peut-être serons-nous fondés à la trouver incomplète et peu féconde en résultats moraux : si nous voulons la juger d'après ces circonstances, nous verrons qu'elle a été ce qu'elle devait être pour les besoins du tems et pour le progrès de la raison humaine.

La société n'était plus alors à cette époque de soumission où les peuples, esclaves dociles de l'autorité, reçoivent d'elle, sans examen, leurs opinions et leurs croyances : elle n'avait pas encore atteint non plus ce terme où la raison, victorieuse des préjugés, n'a plus qu'à fonder tranquillement son empire : elle arrivait à ce moment de crise et d'effort où la lutte s'engage entre la vérité, trop forte désormais pour reculer, et l'erreur, trop puissante encore pour succomber sans résistance. Alors, l'influence de la philosophie ne pouvait être que négative : elle n'était point appelée à fonder, mais à détruire : avant d'instruire les nations, elle avait à les détromper. Telle était sa mission, qu'elle a remplie avec un courage et un succès dont la raison et l'humanité ont également droit de s'applaudir. Pour arracher l'esprit humain aux fausses directions que tant de siècles d'erreur lui avaient imprimées, elle n'avait qu'une voie ; se réfugier dans le doute, s'appuyer sur l'expérience, recueillir le petit nombre de vérités constatées par l'observation, se tenir sur tous les autres points dans une réserve prudente, attendre, à leur égard, les résultats du tems et d'observations nouvelles; jusque-là, poursuivre sans relâche les abus qui troublent la société, l'intolérance qui la déchire, les préjugés qui rendent

les hommes injustes et cruels. L'ardeur du combat, il est vrai, l'a quelquefois entraînée trop loin. On a pu reprocher à quelques-uns de ses disciples l'abus du scepticisme et l'hostilité contre des objets que la véritable sagesse se plaît à révérer. Mais, pour être juste, il aurait fallu lui tenir compte des illusions qu'elle a dissipées, des maux dont elle a précipité le terme et prévenu le retour. Aujourd'hui, nous sommes en droit de demander davantage à la philosophie ; nous voulons qu'elle offre à la raison des principes sûrs, à la conscience des convictions fortes et profondes, à la sensibilité un aliment, un noble but à la vie humaine. Mais, sans les progrès du dix-huitième siècle, où serait pour elle le moyen de satisfaire à ces exigences? C'est lui qui a trouvé les méthodes, surmonté les résistances, aplani les obstacles, redressé les erreurs. S'il n'a pas atteint le terme, il a frayé la route : s'il n'a point répandu dans la société ces hautes croyances morales qui servent d'appui à la vertu, il a détruit les préjugés sur lesquels s'appuyaient l'injustice et l'inhumanité : il n'a été qu'une transition, mais cette transition a été pour la raison humaine un progrès immense.

Voltaire, le plus puissant de ses organes, a dû compter de nombreux ennemis, surtout de ces ennemis qui ne pardonnent point et dont la haine, pieusement transmise d'âge en âge, se conserve comme un titre de famille : de là, tant de jugemens passionnés sur sa personne et sur son caractère. Sans doute, dans sa longue carrière, l'auteur de *la Henriade* a payé plus d'un tribut à la faiblesse humaine. D'autres ont montré plus de tenue dans la conduite, plus d'austérité dans les principes, une dignité plus soutenue dans le langage. Son imagination mobile, son tempérament irritable lui firent perdre quelquefois cette attitude noble et ferme qui sied au génie ainsi qu'à la vertu. Dans plus d'une occasion, il s'emporta jusqu'à l'injure, il descendit jusqu'à la flatterie. La crainte lui arracha souvent des professions de foi, louables si elles eussent été sincères, peu honorables si elles n'étaient que des actes de faiblesse. Entraîné par la licence des mœurs

contemporaines, il blessa quelquefois la pudeur dans ses ouvrages : en chantant sur une lyre trop frivole et trop hardie la vierge qui sauva la France, il commit une double profanation, la première envers la patrie, la seconde envers le malheur. Il eut des torts graves envers la noble infortune de Jean-Jacques Rousseau. Mais, si son caractère ne fut pas exempt de défauts, si sa conduite ne fut pas exempte d'erreurs, il les fit oublier par les qualités les plus aimables, par une foule d'actions bienfaisantes, surtout par les services qu'il rendit à l'humanité. Il fit le plus digne usage de sa fortune et de sa renommée : le mérite indigent n'eut point de protecteur plus zélé, les opprimés de plus sûr appui, la tolérance de plus constant défenseur. Ami fidèle et dévoué, maître indulgent, bienfaiteur empressé de tous les malheureux, jamais il ne refusa un service qui fût en son pouvoir. Il eut en horreur la violence et la cruauté : les doctrines malfaisantes, les institutions sanguinaires trouvèrent en lui un adversaire aussi ardent qu'infatigable : ses réclamations courageuses décidèrent ou préparèrent une foule de réformes utiles, l'abolition de la torture et des supplices cruels, l'application plus rare de la peine de mort, la liberté religieuse, la suppression de la servitude personnelle. S'il n'eut point un grand caractère, il eut au plus haut degré l'amour de l'humanité. L'histoire nous montre des hommes d'une vertu plus ferme et plus imposante; peut-être n'en offre-t-elle pas qui ait mieux mérité du genre humain.

IMPRIMERIE DE PLASSAN ET CIE, RUE DE VAUGIRARD, N° 15.

298

8225/1 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002430196b

CE PQ 2099
.B48 1829
COO BERVILLE, SA NOTICE SUR V
ACC# 1218727